

Michel Foucault et l'Iran¹

par
David Macey

A la fin de l'année, un phénomène très nouveau éclipsa les intérêts académiques de Foucault et même son intérêt pour la vie politique intérieure. Le 28 septembre 1978, le quotidien milanais *Corriere della sera* annonça qu'il s'était assuré les services d'un nouveau collaborateur éminent et promit à ses lecteurs une série de reportages qui représenteraient quelque chose d'inédit dans le journalisme européen². Le titre générique serait « Michel Foucault enquête ». Près de deux mois plus tard, Foucault expliqua ce qu'il entendait faire en présentant la première série prévue — un reportage d'Alain Finkielkraut sur l'Amérique de Carter — et ajouta :

Suivront rapidement d'autres enquêtes que nous avons conçues comme des « reportages d'idées ». Certains disent que les grandes idéologies sont en train de mourir, d'autres qu'elles nous submergent par leur monotonie. Le monde contemporain, à l'inverse, fourmille d'idées qui naissent, s'agitent, disparaissent ou réapparaissent, secouant les gens et les choses. Et cela non seulement dans les cercles intellectuels ou dans les universités de l'Europe de l'Ouest : mais à l'échelle mondiale et, parmi bien d'autres, des minorités ou des peuples que l'histoire jusqu'à aujourd'hui n'a presque jamais habitué à parler ou à se faire écouter.

Il y a plus d'idées sur la terre que les intellectuels souvent ne l'imaginent. Et ces idées sont plus actives, plus fortes, plus résistantes et plus passionnées que ce que peuvent en penser les politiques. Il faut assister à la naissance des idées et à l'explosion de leur force : et cela non pas dans les livres qui les énoncent, mais dans les événements dans lesquels elles manifestent leur force, dans les luttes que l'on mène pour les idées, contre ou pour elles.

Ce ne sont pas les idées qui mènent le monde. Mais c'est justement parce que le monde a des idées (et parce qu'il en produit beaucoup continuellement) qu'il n'est pas conduit passivement selon ceux qui le dirigent ou ceux qui voudraient leur enseigner à penser une fois pour toutes.

Tel est le sens que nous voudrions donner à ces reportages où l'analyse de ce que l'on pense sera liée à celle de ce qui advient. Les intellectuels travailleront avec des journalistes au point de croisement des idées et des événements.

¹ Essay traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Gallimard, Paris 1994, pp. 415-421.

² « I reportages' di idee », *Corriere della Sera*, 12 novembre 1978, p. 1 ; trad. Ch. Lazzeri [250]. L'article de Finkielkraut était « La diversa destra che viene dal Pacifico », *ibid.*, p. 1, 2.

Foucault dit avoir constitué une équipe de collaborateurs réguliers à Paris ; celle-ci était en fait formée de trois hommes : Thierry Voeltzel, André Glucksmann et Alain Finkielkraut, alors âgé de vingt-neuf ans, et qui devait sa notoriété à son premier livre, écrit en collaboration avec Pascal Bruckner, pour dénoncer la réduction génitale que le corps masculin imprimait à la vie sexuelle³. L'équipe de Foucault ne comptait aucun journaliste de métier.

Foucault lui-même s'intéressait de longue date au journalisme et il lui arrivait de collaborer au *Nouvel Observateur*. Pour avoir milité au sein du G.I.P., du Comité Djellali et du petit groupe d'enquête sur l'affaire Jaubert, il pensait avoir acquis quelque compétence en matière d'investigation et de collecte de renseignements. Il avait écrit pour la presse maoïste au début des années 1970 et publié de temps à autre des textes dans *Le Monde*. S'il avait compté parmi les fondateurs de *Libération* en 1973, il n'en avait jamais été un collaborateur régulier. Ainsi, lorsque Alberto Cavallari, patron du bureau parisien du *Corriere*, lui proposa ce projet, il accepta volontiers⁴. Il n'expliqua jamais ses mobiles, mais peut-être songeait-il à changer de cap. Du point de vue du quotidien, l'avantage était évident : il exploiterait le prestige attaché au nom de Foucault, dont les travaux étaient traduits en italien et largement lus. Que le copyright des articles appartienne conjointement au quotidien et à l'éditeur Rizzoli est au moins la preuve qu'on envisageait alors une publication ultérieure sous forme de livre.

Au bout du compte, la série annoncée resta sans suite, et seul parut le reportage de Finkielkraut. En revanche, Foucault publia une série d'articles sur l'Iran, lesquels déchaînèrent une vive controverse en France, desservirent plutôt sa réputation et lui apprirent que le journalisme n'était pas sans danger pour un homme de sa notoriété.

Je ne sais pas faire l'histoire du futur, devait-il reconnaître par la suite. Et je suis un peu maladroit à prévoir le passé. J'aimerais cependant essayer de saisir ce qui est en train de se passer [en Iran] car ces jours-ci rien n'est achevé et les dés sont encore en train de rouler. C'est peut-être cela, le travail du journaliste, mais il est vrai que je ne suis qu'un néophyte⁵.

Le journaliste néophyte n'était pas spécialiste de l'Iran, quand bien même il s'intéressait depuis quelque temps à la situation des droits de l'homme dans ce pays, surtout du fait qu'il connaissait Thierry Mignon, avocat et ancien camarade du temps du G.I.P., qui travaillait désormais dans un comité de défense des prisonniers politiques iraniens : Foucault avait, par exemple, signé une pétition parue dans *Le Monde* pour protester contre

³ Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, *Le Nouveau Désordre amoureux*, Paris, Le Seuil, 1977 ; coll. « Points », 1979, p. 180.

⁴ Entretien avec Alain Finkielkraut.

⁵ « Il mitico capo della Rivolta dell'Iran », *Corriere della Sera*, 26 novembre 1978, p. 1 [253].

l'exécution de dix-neuf «militants antifascistes»⁶. Claude Mauriac, qui s'était désormais fait le défenseur acharné des droits de l'homme, avait dernièrement battu campagne pour la libération d'un groupe d'Iraniennes emprisonnés, à tort, pour meurtre. Il en parla évidemment avec Foucault, qui était convaincu que la police française agissait en collusion avec la Savak — la police secrète du shah imputée pour ses activités clandestines sur les campus des universités européennes⁷. L'idée germa dans son esprit que l'on pouvait exploiter l'affaire pour organiser une confrontation entre Giscard et un groupe d'intellectuels. Il proposa ainsi qu'on invitât le président à déjeuner afin de discuter de la situation en Iran, mais il se ravisa aussitôt : il fallait le convier à un «jeûne». Son dessein était en partie de plonger dans l'embarras ceux qui avaient accepté l'invitation à déjeuner de Giscard en décembre 1976, et notamment l'un des convives : « Et alors ! Le nommé Sollers a longtemps, décidé de ce qui était bien et de ce qui était mal. C'est bien son tour d'être jugé. » C'est encore une fois à Catherine von Bülow que fut confié le soin d'organiser les choses, Foucault plaisantant qu'elle pouvait bien les faire atterrir à Téhéran si elle n'en prenait garde. Sur quoi Mauriac répondit en riant que, si tel était le cas, ils ne regagneraient jamais leurs pénates⁸. L'idée du «jeûne» resta sans suite ; en revanche, Foucault se rendit à Téhéran et en revint.

En compagnie de Voeltzel (et non de Defert), Foucault effectua deux brefs séjours en Iran aux mois de septembre et d'octobre 1978. Avant son départ, il s'y prépara en prenant des contacts par l'intermédiaire de Mignon, frayant avec les exilés iraniens, dont certains étudiants de Defert à Vincennes, et évoluant dans un milieu interlope où il n'était jamais tout à fait sûr d'avoir affaire à un membre de l'opposition ou à un agent de la Savak⁹. C'était un milieu où régnait la peur : « Peur qu'on sache qu'ils fréquentent des gens de gauche, peur que les agents de la Savak apprennent qu'ils lisaient tel ou tel livre, etc.¹⁰. »

Foucault débarqua à Téhéran quelques jours après le vendredi noir, où l'armée avait ouvert le feu sur une foule de manifestants, sans qu'on sût jamais le nombre des victimes.

La première visite donna lieu à deux articles — l'un pour le *Corriere della Sera*, l'autre pour *Le Nouvel Observateur*, que Foucault écrivit en français après son retour à Paris au lieu de les téléphoner, l'hebdo français le

⁶ Le Monde, 4 février 1976.

⁷ Mauriac, Mauriac et fils, p. 250-251 ; Livre de poche, p. 342..

⁸ Cité dans Mauriac et fils, p. 252 ; Livre de poche, p. 342

⁹ Entretien avec Daniel Defert

¹⁰ « Entretien avec Alain Finkielkraut » in Claire Brière et Pierre Blanchet, Iran. La Révolution au nom de Dieu, Paris, Le Seuil, 1979, p. 236. [259]

présentant pour la circonstance comme « notre envoyé spécial »¹¹. Il prit contact avec des sociologues et des membres de l'opposition, rencontrés clandestinement à la lisière de Téhéran, et avec quelques militaires, mais pour l'ensemble il préféra parler de la situation avec des passants rencontrés au hasard de ses promenades dans la rue : « " Que voulez-vous? " Pendant tout mon séjour en Iran, je n'ai pas entendu prononcer une seule fois le mot "révolution". Mais quatre fois sur cinq, on m'a répondu : "un gouvernement islamique" »¹². Il acquit bientôt la conviction qu'un coup d'État militaire suivi d'une dictature était peu probable compte tenu des divisions de l'armée et des pressions qui s'exerçaient pour la création d'un État islamique. Les appels lancés depuis les mosquées, puis diffusés par cassettes à travers le pays, lui rappelaient Florence au temps de Savonarole, ou encore les anabaptistes, ou les presbytériens sous Cromwell. Par ailleurs, les mollahs ne constituaient pas une force révolutionnaire au sens classique du terme; quelque chose d'inédit et de dangereusement excitant voyait le jour en Iran : l'islam shiite était « une religion qui n'a pas cessé, à travers les siècles, de donner une force irréductible à tout ce qui, du fond d'un peuple, peut s'opposer au pouvoir de l'État »¹³.

Pour autant, Foucault ne limita point ses contacts avec des porte-parole anonymes et des étudiants. Il obtint également une interview de l'ayatollah Madari dans la ville sainte de Qom. L'entrevue, à laquelle assista Mehdi Bazargan, futur Premier ministre, se déroula sous haute sécurité, avec des soldats armés de mitraillettes à la porte. Foucault fut saisi d'entendre Bazargan affirmer que, certes, un gouvernement islamique limiterait les droits de la souveraineté civile, mais qu'il serait tenu par des devoirs religieux auxquels il ne pourrait se soustraire : s'il avait la velléité de les renier, le peuple se servirait de l'islam contre lui. Il semble aussi que Madari lui ait fait forte impression en déclarant que l'Iran n'attendait par le retour du Mandi, mais se battait jour après jour pour un meilleur gouvernement¹⁴.

Si le premier séjour fut bref, Foucault retourna en Iran moins d'un mois plus tard, visitant à nouveau Téhéran avant d'effectuer un tour rapide dans la ville pétrolière d'Abadan, à mille kilomètres au sud. Cette fois-ci, il en sortit quatre articles pour le *Corriere*¹⁵. Tous n'étaient pas encore parus que déjà la controverse faisait rage à Paris. Le 6 novembre, *Le Nouvel*

¹¹ « L'esercito, quando la terra trema », *Corriere della Sera*, 28 septembre 1978, p. 1-2 ; « Téhéran : la fede contro lo Scia », *ibid.*, 8 octobre 1978, p. 11 [244]; « A quoi rêvent les Iraniens ? », *Le Nouvel Observateur*, 16 octobre 1978, p. 48-49. [245].

¹² « A quoi rêvent les Iraniens ? », p. 49. [245]

¹³ « Téhéran : la fede contro lo Scia. » [244]

¹⁴ « Lettre ouverte à Mehdi Bazargan », *Le Nouvel Observateur*, 14 avril 1979 ; « Téhéran : la fede contro lo Scia ». [244]

¹⁵ « Una rivolta con le mani nude », *Corriere*, 5 novembre 1978, p. 1-1 [248] ; « Sfida all'opposizione », *ibid.*, 7 novembre 1978, p. 1-2 [249]; « La Rivolta dell'Iran corre sui nastri delle minicassette », *ibid.*, 19 novembre 1978, p. 1-2 [252]; « Il mitico capo della rivolta nell'Iran », *ibid.*, p. 1-2 [253].

Observateur publia la lettre d'une lectrice iranienne qui s'était contentée de signer « Atoussa H. » Elle s'en prenait avec véhémence à l'article du 16 octobre, reprochant à Foucault de laisser entendre que la « spiritualité musulmane » était, d'une certaine façon, préférable à l'effondrement de la dictature du shah et de proposer, au fond, au peuple iranien un choix lugubre entre la Savak et le « fanatisme religieux ». Plus précisément, elle insistait sur la position subalterne imposée aux femmes en terre d'islam et le spectacle sinistre des femmes prises à partie sous prétexte qu'elles ne portaient pas le voile. À ses yeux, l'islam n'était que l'écran, d'une oppression féodale ou pseudo-révolutionnaire : si la loi islamique était le remède. Il pouvait bien être pire que le mal¹⁶. Une semaine plus tard, Foucault s'expliqua : face à l'appel à un gouvernement islamique, son devoir le plus élémentaire était de tâcher de savoir ce que cet appel signifiait. Il ajouta en outre que la lettre signée « Atoussa H. » contenait deux choses insupportables. D'un côté, toutes les possibilités qu'offrait l'islam étaient rejetées au nom du « reproche millénaire de " fanatisme » ; de l'autre, l'auteur de la lettre paraissait soupçonner que tout intérêt que pouvait porter un Occidental à l'islam était un signe de mépris à l'égard de ce dernier. «Le problème de l'Islam comme force politique est un problème essentiel pour notre époque et pour les années qui vont venir. La première condition pour l'aborder avec tant soit peu d'intelligence, c'est de ne pas commencer par y mettre de la haine¹⁷. »

Sans se laisser intimider par la critique, Foucault continua à publier ses reportages dans le *Corriere*. Ce qui l'avait le plus marqué dans la situation iranienne, c'était qu'elle ne ressemblait à rien d'autre : pas plus à la Chine qu'à Cuba ou au Viêt-Nam. Ce n'était pas non plus Mai 1968, il s'agissait d'«un raz de marée sans appareil militaire, sans avant-garde, sans parti.¹⁸ » Il était convaincu d'assister à la formation d'une volonté collective unifiée: «C'est peut-être la première grande insurrection contre les systèmes planétaires, la forme la plus moderne de la révolte et la plus folle¹⁹. »

La révolution iranienne tenait sa force singulière de son élément profondément religieux; la religion était devenue une force, « mais bel et bien une force : celle qui pouvait faire soulever un peuple non seulement contre le souverain et sa police, mais contre tout un régime, tout un mode de vie, tout un monde²⁰ ».

Le spectacle de cette volonté collective lui fit si forte impression qu'il sous-estima tristement le pouvoir de l'ayatollah Khomeiny et l'évolution probable du cours des événements dont il était le témoin ; ainsi put-il prétendre qu'il n'y aurait ni parti Khomeiny, ni régime Khomeiny, car

¹⁶ « Une iranienne écrit », *Le Nouvel Observateur*, 6 novembre 1978, p. 27.

¹⁷ « Répondre à une lectrice iranienne », *ibid.*, 13 novembre 1978, p. 24 [251]

¹⁸ « Una rivolta con le mani nude ». [248]

¹⁹ « Il mitico capo della rivolta nell'Iran ». [253]

²⁰ « Una polveriera chiamata Islam », *Corriere della Sera*, 13 février 1979, p. 1. [261]

l'ayatollah n'était que le point focal de forces collectives plus anonymes²¹. Les événements iraniens — il l'avait déjà écrit dans les colonnes du *Nouvel Observateur* - rappelaient quelque chose que l'Occident avait oublié depuis la Renaissance et les grandes crises du christianisme, à savoir la possibilité d'une « spiritualité politique »²².

Autant de propos que tous les lecteurs de Foucault ne pouvaient accepter. On se gaussait de lui à Paris, il le savait, mais il était certain d'avoir raison. Il n'était pas jusqu'au fidèle Mauriac qui n'eut quelque doute quant à la « spiritualité », en matière de politique, pour finalement admettre que la politique sans spiritualité était également dangereuse²³.

Claudie et Jacques Broyelle publièrent dans *Le Matin* une critique particulièrement virulente, reprochant carrément à Foucault de faire l'apologie d'une spiritualité qui punit et discipline, d'un régime illégal. Mais l'attaque s'accompagnait aussi de remarque *ad hominem*; bien entendu, Foucault n'était pas plus responsable du sang qui coulait en Iran que les communistes occidentaux ne l'étaient du Goulag, mais le fait était que tous les modèles de Foucault portaient la même marque distinctive : antidémocratique, antilégaliste et antijudiciaire. Les deux auteurs firent aussi allusion à son « débat avec des maoïstes » sur la « justice populaire » : sous-entendu, entre celui-là et sa vision d'une volonté collective en Iran, il y avait un continuum²⁴.

Foucault ne daigna pas répondre, expliquant qu'il avait toujours refusé de polémiquer et qu'il supportait mal qu' « on me " somme de reconnaître mes erreurs ". L'expression et la pratique qu'elle désigne me rappelle quelque chose et bien des choses. Contre elles, je me suis battu. Je ne me prêterai pas, même par voie de presse, à un jeu dont la forme et les effets me paraissent détestables²⁵ ». Il se dit prêt, en revanche, au débat, et *Le Matin* dit son espoir de publier un article de Foucault au lendemain du referendum qui devait avoir lieu à la fin du mois en Iran. Jamais l'article ne parut.

L'affaire iranienne eut cependant deux codas. La première fut une lettre ouverte à Mehdi Bazargan, désormais Premier ministre du gouvernement Khomeiny, dont Foucault avait pensé que jamais il ne prendrait le pouvoir. Il l'écrivit à une époque où l'on exécutait les anciens dignitaires et leurs partisans au terme de procès sommaires. Foucault y rappela leurs discussions de Qom, sur la dimension spirituelle de la révolution. Il appartenait maintenant au gouvernement iranien d'honorer ses obligations : « Il est bon que les gouvernés puissent se lever pour rappeler

²¹ « Il mitico capo... » [253].

²² « A quoi rêvent les Iraniens ? » [245]

²³ Mauriac, Mauriac et fils, p. 322-323.

²⁴ Claude et Jacques Broyelle, « A quoi rêvent les philosophes ? », *Le Matin*, 24 Mars 1979, p. 13.

²⁵ « Michel Foucault et l'Iran », *Le Matin*, 26 mars 1979, p. 15. [262]

qu'ils n'ont pas simplement cédé des droits à qui les gouverne, mais qu'ils entendent bien leur imposer des devoirs. A ces devoirs fondamentaux nul gouvernement ne saurait échapper. Et, de ce point de vue, les procès qui se déroulent aujourd'hui en Iran ne manquent pas d'inquiéter²⁶. »

Il ne reçut aucune réponse de Téhéran, ce qui n'avait rien d'étonnant. Puis Foucault dit son dernier mot sous forme d'un article qui parut en mai dans *Le Monde*. Sans excuser le moins du monde la vague d'exécutions que connaissait l'Iran, il exposa le dilemme qui était le sien en termes des devoirs de l'intellectuel. Répondant au stratège imaginaire prêt à justifier n'importe quelle mort au nom d'une nécessité impérative et capable de sacrifier un principe général au nom des nécessités d'une situation particulière, il expliqua que sa propre éthique théorique était «antistratégique» :

Être respectueux quand une singularité se soulève, intransigeant dès que le pouvoir enfreint l'universel. Choix simple, ouvrage malaisé : car il faut tout à la fois guetter, un peu au-dessous de l'histoire, ce qui la rompt et l'agite, et veiller un peu en arrière de la politique sur ce qui doit inconditionnellement la limiter. Après tout, c'est mon travail; je ne suis ni le premier ni le seul à le faire. Mais je l'ai choisi²⁷.

²⁶ « Lettre ouverte à Mehdi Bazargan ». [265]

²⁷ « Inutile de se soulever ? » *Le Monde* 11 mai 1979 [269]